

**LE VIEIL HOMME
EST AMER
ET AUTRES AMERTUMES**

**JOSEPH
MBARGA**



Joseph Mbarga

Le vieil homme est amer
et autres amertumes
Nouvelles d'Afrique

© Joseph Mbarga, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0307-0

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LE VIEIL HOMME EST AMER

Le Vieux...

Un matin, sur le coup de huit heures et comme s'il avait les fourmis au corps, il sort de sa maison en courant. Et se met aussitôt à ma poursuite.

— Encore toi ! crie-t-il. Quel est cet enfer ? Encore toi !

Je sens que sa tête chauffe. Il tient une machette dans sa main droite. Je cours pour lui échapper. Devant moi, une truie allaite ses petits. Elle grogne et s'enfuit avec sa troupe en soulevant la poussière. Au bout de quelques pas, le Vieux s'arrête, haletant.

— Je de... de... demande... dit-il en levant la machette vers moi, je demande, hein, qu'est-ce que tu me veux ? Qu'est-ce que tu cherches à tout ce village ?

Il pointe son coupe-coupe vers moi et reprend son souffle.

— C'est quand je vais en finir avec toi ici que tu verras que je suis sérieux ; oui, c'est là que tu sauras que la papaye a des pépins amers.

Il retourne sur ses pas en grommelant.

Comme chaque matin depuis un mois, je dois ouvrir la petite bibliothèque du village. Quand les lycéens prendront leur pause de midi, certains viendront lire livres et journaux, et d'autres vont s'intéresser aux bandes dessinées jusqu'à tard dans l'après-midi. Et puis, il y a mon cousin Fam qui passe chaque matin. Lui, c'est l'hebdo satirique qui l'intéresse.

Comme j'ai ouvert la salle, le voilà qui arrive avec sa démarche sautillante. Il a le torse nu, comme si le froid matinal ne l'atteignait pas. Il entre et demande comment je vais. En me tendant la main, il me dit aussi qu'il se fait du souci pour moi.

— Pourquoi ?

— Tu veux me cacher ça aussi ? demande-t-il. J'ai bien vu que le Vieux t'avait encore menacé. Je sens déjà qu'un de ces jours, je vais m'occuper de lui.

Il s'assoit sur l'une des chaises disposées autour de ce qui me sert de table de travail, mais aussi de coin de lecture pour les visiteurs. Il prend son périodique et le parcourt.

— Pour le Vieux, laisse tomber, il va se fatiguer tout seul. Je ne fermerai pas cette petite fenêtre du village sur le monde.

— Petit frère, tu as raison, reprend Fam. Ce que tu fais est vraiment top. Je ne comprends pas comment lui qui est resté en ville si longtemps est à ce point borné.

Fam pose le canard sur la table. Il viendra lire en détail cet après-midi, au retour des champs.

— En tout cas, ça ne se passera pas comme ça, conclut-il. Je ne vais pas laisser faire le Vieux. À ce soir !

Il ouvre la porte. Elle grince comme une vieille brouette souffrant sur une colline. Je vois Fam s'enfoncer dans les entrailles de la brousse comme s'il s'offrait lui-même en sacrifice à un monstre vert. J'aère la pièce grâce aux deux fenêtres. Les livres en ont besoin pour ne pas moisir. Quoi, laisser pourrir comme ça un projet que j'ai mis du temps à mûrir !

J'ai un master en com et je suis sans emploi. À plus de trente ans, mon avenir semble bouché comme les égouts de la ville. J'ai ouvert cette petite bibliothèque au village, dans une vieille bâtisse qui autrefois stockait le cacao des paysans.

Je mets de l'ordre aux documents. Bah, je suis bien obligé d'apprendre le métier de bibliothécaire sur le tas. Quand les lycéens

viennent, ils mettent tout sens dessus dessous. Mais je suis content qu'ils soient là. C'est avec eux que j'ai réfectionné le local que nous utilisons aujourd'hui. Pendant un week-end, nous avons travaillé dur pour cela. Le Vieux était en déplacement à ce moment-là, et c'est à son retour que tout s'est gâté.

J'ai fini le rangement et j'observe les ouvrages classés selon des normes que j'ai vues sur Internet. Oh, il n'y a pas vingt mille livres ici, donc c'est plutôt simple. J'ai regroupé les bouquins qui traitent d'un même sujet ou se rapportent à une même discipline. Plusieurs ouvrages sont à moi. Ce sont des prix scolaires accumulés depuis l'école primaire. Pour tous les autres, je suis allé à la paroisse du village et dans les centres culturels en ville.

Le Vieux approche.

Derrière les fenêtres s'élèvent de longues herbes qui ne laissent qu'une minuscule piste dans la forêt nous séparant de la route principale. La rivière en contrebas ronronne de plaisir, autant qu'un chat sous la caresse. Le soleil transperce les feuilles d'arbres de ses aiguilles d'or. Un groupe de corbeaux cingle l'air, hisse haut dans le ciel un drapeau noir flottant aux battements d'ailes des oiseaux. Tout près, le Vieux porte sur sa tête une plume colorée. Il est torse nu et son ventre, quoique protubérant, montre une peau flapie. Un pagne lui ceint la taille, avec un gros nœud qui le précède dans son déplacement. Il tient une canne.

— Est-ce que tu sais que je pourrais te maudire à jamais juste en te frappant avec cette canne ? me demande-t-il à peine arrivé au niveau de la fenêtre.

Il m'observe et attend une réaction, mais je ne dis rien.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse même pour que tu écoutes quand je te parle ? Est-ce que je dois me rouler par terre pour que tu saches que je suis le chef de ce village ?

Je sais que le Vieux est le chef du village, tout le monde le sait.

— Tu vas me vider ce machin, dit-il. Tu entends ? ce village n'a pas besoin d'une bibliothèque. Je suis moi-même une bibliothèque vivante. C'est le moment de profiter de mon savoir encyclopédique. Après, il sera trop tard.

Je lui rétorque que ses enfants et ses petits-enfants font leurs études en ville et à l'étranger.

— Écoute comment tu parles à un chef, reprend le Vieux. Tu es vraiment... Je ne sais même plus quoi dire. Tu me parles comme ça, comme si tu parlais à n'importe qui.

— Oui, tes enfants lisent en ville et hors du pays dans les meilleures bibliothèques du monde.

Le Vieux me retrouve à l'intérieur et frappe de son bâton ma table de travail. Il serre ses mâchoires comme s'il mâchait des racines acides.

— Et maintenant, hurle-t-il, si tu as mal tourné, je ne te laisserai pas gâter ce village ! Un proverbe dit qu'une seule dent malade a suffi à pourrir toute la bouche.

Il reprend sa respiration, lance un coup d'œil vers les rayons de livres avant de considérer sur la table quelques notes prises pendant mes lectures, et :

— Je t'ai déjà dit que la vie n'est pas écrite, lâche-t-il. Nos aïeux nous ont tout enseigné ; et nous, on est là pour vous instruire aussi.

Je veux répliquer mais il me coupe aussitôt, sa canne dirigée vers moi :

— Laisse-moi te dire quelque chose maintenant : ce qui est important, c'est ce qui est concret. Qu'est-ce que tu sais faire de tes dix doigts ? Regarde... (Il dirige le manche de sa canne vers la fenêtre.) Regarde-moi ces herbes qui poussent à quelques pas de toi et menacent de t'asphyxier. Si tu es un homme, prends une machette et coupe-moi tout ça !

Il gonfle ses joues, tire ses lèvres en avant et tchipe en secouant la

tête avant de sortir.

À midi, les lycéens arrivent. Deux filles avancent les premières. Vite, un petit tour pour me soulager. Bientôt, il faudra que je m'occupe de mes lecteurs.

Et alors que je suis à l'extérieur, j'entends des cris venant de la bibliothèque. Je cours et je vois les deux adolescentes de tout à l'heure sortir à toute vitesse. Je vais vers elles pour les apaiser.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Mais calmez-vous donc !

Elles ont les yeux exorbités et leurs lèvres tremblent.

— Un tigre ! un tigre ! hurlent-elles à tour de rôle en pointant du doigt la bibliothèque.

— Comment ça, un tigre ?

— Oui, grand frère, on a vu un tigre là-dedans. C'est vrai !

D'autres élèves sont arrivés. Les paysans qui paressaient dans leurs cases en sortent tels des charognards attirés par une odeur corrompue. Le Vieux arrive et se tient à distance. Pendant ce temps, les deux lycéennes expliquent qu'en entrant dans la bibliothèque, elles ont trouvé un tigre assis sur ses pattes postérieures avec un livre ouvert devant lui. L'animal a soulevé une des pattes pour tourner la page du bouquin. Vrai de vrai, la bête les a regardées un moment alors qu'elles étaient clouées de peur sur le pas de la porte. Le fauve les a bien fixées avant de bondir par la fenêtre et de disparaître dans la forêt.

Resté seul, je trouve un livre par terre, le ramasse et le remet sur son étagère. Est-ce celui-là que l'animal a ouvert ? Et seulement, pourquoi un tigre ? Je n'arrive pas à me représenter le fameux félin affamé de savoir et se jetant sur les livres pour les dévorer.

Quand mon cousin revient des champs et que je lui raconte ce qui s'est passé, il me demande de faire attention au Vieux.

Fam est ici depuis trois ans. Il a travaillé comme chauffeur dans une grande chaîne de quincaillerie qui a connu une crise aigüe. Elle a dû se séparer de deux cents personnes d'un coup dans tout le pays. Alors Fam est venu au village cultiver des champs.

Pendant qu'il parle, ses yeux restent collés à son hebdo satirique. Il lève juste la tête de temps en temps pour insister sur un mot ou une phrase. Je lui demande s'il croit que les petites ont vu quelque chose.

— Pourquoi pas ? me demande-t-il. Elles étaient quand même deux, non ?

— Fam, je suis allé derrière. Je n'ai vu aucune trace.

Il rit.

— Est-ce que tu as les yeux pour voir ? Moi, je suis de ton côté et tu le sais. Depuis que tu es là, le village bouge un peu.

Juste après les jeux des enfants, les grenouilles commencent à coasser. Mon cousin est parti. Dehors, je vois un homme se diriger derrière sa case et vers la rivière, une serviette posée sur l'épaule. Il s'arrête à mi-chemin, met ses deux mains en porte-voix et crie un nom. Un chien efflanqué aboie à quelques mètres et le rejoint en remuant sa queue. Il renifle son maître et lui lèche les mains puis ils disparaissent tous les deux dans le ventre sombre de la broussaille.

Pour rentrer en ville, je dois traverser le bosquet sur près d'un kilomètre avant de trouver une moto sur la route principale. Ce soir, je n'ai pas envie de traîner. Je m'engage dans la petite forêt. Les stridulations des grillons m'agacent plus que d'habitude.

* * *

« Wandafoul ! » C'est comme ça que je m'exclame le lendemain en découvrant des marques bizarres sur les bouquins. C'est comme des griffures, mais je n'en suis pas si sûr. Dans chaque rayon, des traits gravés sur les couvertures et les pages intérieures. Mon cœur tape dur. Je ne vois pas entrer mon cousin et sursaute quand il me parle.

— Gars, je sens que tu as encore un problème ce matin, dit-il.

Je m'approche de lui et lui tends le livre que je tiens. Mes mains tremblent comme des herbes malmenées par le vent. Fam tourne le livre dans tous les sens, laisse défiler les pages avec son pouce avant d'en corner une. Il me dit que l'heure est grave. Que ça ne peut être que le tigre d'hier. La bête est revenue dans la bibliothèque la nuit pour détruire les livres. Fam pense qu'il faut agir vite.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

— On va arrêter le Vieux, dit Fam en me regardant droit dans les yeux.

— Quoi ? Pas question !

— Écoute, tu n'es pas le seul que le Vieux dérange ici. Tout ce qu'un jeune essaie d'entreprendre dans ce village, il le casse. Il n'accepte aucune initiative et ce n'est pas normal !

Je reste là, muet et immobile comme un piquet. Dehors, une vieille met le feu à des herbes sèches rassemblées en un cône sous sa véranda. Le feu couve un moment puis les herbes flambent et les flammes crénelées montent vers le ciel comme de longues dents rouges souriant affreusement. La vieille est entrée dans sa case de terre battue au toit de paille et le feu penche du côté de sa case. Et si le feu touchait la paille ?

— Un feu... de paille... je finis par bafouiller. Si on ferme la bibliothèque, on dira que ça a été *un feu de paille*. Mais quand même ! moi je ne suis pas venu ici chercher les problèmes.

— Ne laissons pas une faille au Vieux. On est un groupe soudé, ici,